

ITINÉRAIRES ARCHÉOLOGIQUES EN TUNISIE.

II^e PARTIE.

De Tunis à Nefta.

(Voir les nos 4 et 5 du 1^{er} vol. de la *Revue*.)

Je quittai Tunis le 24 octobre 1850, me dirigeant au Sud, vers la frontière de Tripoli. Dans cette dernière partie de mon voyage, je ne devais point rencontrer à chaque pas des traces antiques, ni chaque jour des cités romaines, ainsi qu'il m'était arrivé entre la frontière de l'Algérie et la capitale d'Ahmed Bey. Cheminant presque toujours au milieu d'immenses plaines arides, je laissais les plus importantes ruines au loin, au pied des montagnes, à droite ou à gauche de la route; car les anciens aimaient à asseoir leurs villes sur des mamelons qui dominent les influences paludéennes des grandes savanes, dans les lieux boisés et surtout arrosés abondamment.

Mais, — je l'ai déjà dit, — l'archéologie n'était pas le but de mon voyage: et j'ai dû régler mon itinéraire d'après des considérations d'une autre nature. Cependant, il y aura un avantage à côté de cet inconvénient: par cela même que la route que j'ai suivie n'est pas la plus riche en vestiges antiques, elle n'a pas été beaucoup visitée par les archéologues, ce qui permettra de compenser la rareté des observations par leur nouveauté. Je pourrai, d'ailleurs, donner plus de place que je ne l'ai fait jusqu'ici aux observations sur les populations indigènes et sur le sol qu'elles habitent.

Dans cette deuxième partie de mes voyages en Tunisie, j'étais mieux accompagné que dans la première: le Bey Ahmed, dans son extrême bienveillance, — et, sans doute, à la sollicitation de M. le baron de Théis, alors consul-général de France, homme aussi aimable qu'instruit, — le Bey m'avait donné pour escorte six *hânba* ou gendarmes à cheval, le bache-chaouche du khalifa de Sid Ahmed Zerrok, gouverneur du Djerid, et un de ses propres mamlouks, dans son costume hybride. Avec le chaouche que j'avais amené d'Alger, nous formions donc une caravane de dix personnes. Ce

nombre, qui parut souvent trop considérable à nos hôtes, s'éleva jusqu'au chiffre de soixante, quand notre route nous amena dans le voisinage dangereux du pays des Nememcha.

Après avoir traversé les ondulations qui s'étendent entre la Seb-kha et le lac de La Goulette, nous entrâmes dans la plaine appelée *Behert Fouchana*, à environ cinq kilomètres de Tunis.

A environ 16 kilomètres de cette ville, et dans la direction du S.S.E., je rencontrai les premières ruines romaines. C'étaient quelques citernes qui sont auprès de la route.

A un kilomètre de là, commencent les restes proprement dits d'*Oudna*. Ces premiers vestiges semblent appartenir à une conduite d'eau, à en juger par une ligne de piliers en blocage dont les arceaux sont détruits.

Oudna passait depuis longtemps pour être l'*Uthina* de Pline et de la carte peutingérienne. L'importante déconverte faite par M. Tissot de la vraie position de Thuburbo Majus fixe solidement cette synonymie.

Mannert ne cite pas l'autorité, — sans doute ancienne, — d'après laquelle il avance (p. 418) que « les ruines de l'amphithéâtre d'Oudna sont si bien conservées. » Il y a aujourd'hui un peu à rabattre de cette assertion; la description que je vais donner de l'état actuel de cette cité antique en fournira la preuve.

Un peu avant d'atteindre la masse des ruines d'Oudna, on aperçoit, vers la gauche, une arcade qui repose sur de minces pieds droits et qui, pourtant, supporte une muraille assez élevée, exemple de solidité comme les constructions antiques en fournissent beaucoup. C'est à cet endroit qu'on a trouvé le bassin revêtu de mosaïque d'où l'on a détaché l'Amphitrite qui se voit au Musée d'Alger (n° 20). A droite, on remarque les substructions d'une enceinte carrée dont la partie intérieure est encombrée de pierres de taille entassées confusément. Au centre de cette enceinte, sont les ruines d'une tour.

Tout près de cette espèce de forteresse, il y a quelques tombeaux en place, dont les uns ont la forme d'un pilier octogone tronqué s'appuyant sur un soubassement, tandis que d'autres offrent une partie supérieure en dos d'âne reposant aussi sur un soubassement.

Ces sépultures indiquent les limites septentrionales de la ville: au delà, on atteint les collines où gisent les ruines les plus considérables. Si on tourne ces collines par le Sud, on trouve un pont romain sans parapet et à trois arches inégales. Celle du milieu est beaucoup

plus large et élevée que les deux autres, de sorte que le tablier forme un angle obtus dont le sommet, qui correspond à la clef de voûte de la grande arche, trace la ligne de faite de deux pentes fort raides. La rivière qui coule, — quelquefois, — sous ce pont, s'appelle *Oued Abaïa*. Le pont qui la franchit se rattache à une chaussée, qui, par le Sud, se dirige vers l'aqueduc de Zar'ouan et par le N. E. à Oudna, en passant par un col entre les monticules où s'élevait cette ville.

En approchant du massif des ruines, on est attiré vers un monument assez considérable que les Arabes appellent *EL HABS*, ou la prison, nom qui ne manque pas d'exactitude, puisqu'il s'applique à un amphithéâtre où il y avait, en effet, des cachots pour les gens et les bêtes condamnés à y combattre. Cet édifice a deux entrées principales qui se répondent d'Est en Ouest sur la ligne du plus grand diamètre de l'ellipse, lequel est de 50 mètres dans œuvre. Il existe deux autres portes plus petites, l'une au Nord, l'autre au Sud.

Le mur d'enceinte est couronné par des arcades en pierres de taille. On compte encore dans l'intérieur du monument douze gradins en pierres de grand appareil qui ont 35 cent. de hauteur sur 90 de longueur.

L'entrée principale regarde l'Est. Vue de l'intérieur, elle présente deux baies à arcades superposées, l'une pour aller à l'orchestre, l'autre pour gagner la *Summa cavea*, la nature du terrain environnant ayant permis cette double appropriation.

Les Arabes, — qui se sont fait une nomenclature de tous les groupes de ruines, — donnent le nom de *BEÏACHE* aux grandes citernes d'Oudna. Ils n'ont pu me dire le sens de ce mot que j'ai retrouvé auprès de Gafsa et appliqué à la rivière qui arrose cette oasis.

On pénètre dans ces citernes par une espèce de vestibule placé à un angle et communiquant, par le haut, ainsi que par le bas, avec deux grandes pièces, placées en équerre aux deux faces du carré. Six autres pièces qui donnent l'une dans l'autre par deux arcades, constituent la plus grande partie de cette construction hydraulique. et s'emboîtent dans l'équerre formé par les deux précédentes.

Le vestibule a 3 m. 85 c. en tous sens, et les deux divisions avec lesquelles il est en communication directe ont environ 24 m. de longueur sur 3 m. 85. Les autres pièces ont, dans œuvre, 25 m. sur 3 m. 85.

Je me sers du mot vestibule pour désigner la plus petite de ces citernes, celle par laquelle on entre aujourd'hui, au moyen d'une brèche pratiquée par les Indigènes ; mais lorsque le monument se

trouvait intact, elle n'avait pas cette destination et n'était que le plus petit de ses huit compartiments.

FESGUÏA EL KEBIRA, ou le grand réservoir, est un vaste bassin en pierres de taille recouvertes d'un enduit hydraulique. Il a, dans œuvre, 20 m. sur 46 m. La voûte, qui est tombée, était jadis soutenue par deux rangs de piliers en pierres de taille revêtues du même enduit. A la naissance des voûtes, seulement, commençait l'emploi du blocage.

Un couloir, avec vues sur le bassin, avait été ménagé dans l'épaisseur de la muraille orientale, disposition que j'avais déjà remarquée dans les citernes d'Hippone. En voyant les baies qui existaient primitivement dans les parois en pierres de grand appareil et qui correspondent à des portes ou à des fenêtres, on soupçonne que la partie inférieure de ce monument a dû avoir, dans l'origine, une autre destination.

FESGUÏA ES-SRËRA, autre construction antique, est situé à côté des grandes citernes appelées *Beiache*. Des Arabes y ont fait élection de domicile et en rendent l'étude fort pénible en été, par la grande quantité d'insectes parasites qui vivent avec eux et par eux. Cette *Fesguia* est aussi une ancienne citerne.

Les autres monuments hydrauliques dont on voit les restes à Oudna sont :

- 1° Un aqueduc qui devait amener des eaux du *Djebel Rsas* ;
- 2° Un large puits antique en pierres de grand appareil, situé auprès des citernes et où les Arabes du lieu s'approvisionnent d'eau. Un peu à l'Est de cet endroit, est une source appelée *Ain-Roumi*, ou fontaine du chrétien, dernier souvenir de l'antique population qui vécut en ces lieux.

KSAR EL RORAB est un monument assez considérable dont le nom signifie « château des corbeaux. » Il est situé à l'intérieur de la ville et tout près du rempart. On y remarque un bassin rond. La paroi du Sud-Est de ce Ksar, bâtie en blocage, est percée d'une entrée grossièrement exécutée qui se compose d'un arceau placé sur un double linteau que des pieds droits supportent ; le tout en pierres de taille assez mal travaillées.

EL KALA'A, ou la forteresse, est un grand bâtiment rectangulaire en pierres de taille. La masse des matériaux écroulés au pied des murs forme un plan incliné par lequel on arrive à l'intérieur et fait supposer que l'édifice avait une assez grande élévation.

L'intérieur contient une série de pièces voûtées très-bien bâties.

La voûte retombe sur un large cordon composé d'une cymaise haute de 70 c., et large de 80 c., en tenant compte de ce qui est engagé dans la muraille et de ce qui fait saillie au dehors.

En somme, c'est un édifice considérable, d'une construction très-curieuse et que j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir étudier à loisir.

J'en dirai autant du massif principal des ruines que les Arabes appellent *Belad djedida* ou le nouveau canton, du nom de la colline où on les trouve. Mais je n'ai fait, pour ainsi dire, que traverser ce terrain plein d'intérêt et je n'attache d'importance à mes observations que parce qu'elles pourront susciter quelque explorateur mieux favorisé par les circonstances, et provoquer une étude complète des restes d'Uthina.

Avant de clore définitivement ce sujet, je dois signaler un lapsus du savant Morcelli. Il dit (tome I, p. 364) : « *Oppidum provinciae* » proconsularis fuit Utina, quæ et *Uthina* ad *Bagradam flumen sita*. » Comme il ajoute un instant après, sur l'autorité de Pline, qu'elle était colonie romaine, la première assertion semble s'appuyer sur la même autorité que la seconde. Cependant, s'il est vrai que Pline dit d'*Utica* qu'elle était auprès du fleuve Bagrada, il ne le dit nullement d'Uthina. Ptolémée, que le savant italien cite un peu après, n'avance non plus rien de semblable ; car il place Uthina entre les fleuves Bagrada et Triton, au-dessous de Carthage, ce qui est à la fois vague et inexact, mais ne justifie pas l'assertion que nous avons cru devoir relever.

Après avoir traversé l'Oued Abaïa sur son pont romain, je continuai de longer le majestueux aqueduc de Carthage.

A un kilomètre, une petite ruine romaine se présenta sur la route même et des citernes antiques s'offrirent à nous au pied des collines entre lesquelles nous cheminions.

A environ 1100 mètres de là, on traverse une conduite d'eau bâtie en blocage et qui aboutit à un des groupes de citernes que nous venions de laisser derrière nous, à droite de la route, sur le terrain d'une ferme arabe. Cette conduite remonte la colline sur la gauche.

Petite ruine sur la droite, à un kilomètre.

100 mètres plus loin, la conduite d'eau dont je viens de parler, et qui remontait sur la gauche, en suivant la pente la plus douce, coupe de nouveau la route pour aller aboutir à droite, à un endroit couvert de joncs et où tout indique qu'il y a quelque source.

Un peu au-delà de cet endroit, la route serpente entre des collines

argileuses à calottes calcaires divisées en petits cubes, à la manière de l'*opus reticulatum*. Le terrain, s'élevant de plus en plus, annonce l'approche du Djebel Zar'ouan, la plus haute montagne de la Tunisie.

Nous atteignons *Oued Ksar el Kollal*, à un peu plus d'un kilomètre. On remarque quelques substructions antiques, que ce nom de *Château des Poteries* faisait pressentir, car, à défaut d'autres vestiges, les débris de vases antiques sont un indice sûr de l'existence d'un établissement romain.

Nous remontons la rive droite du cours d'eau ; et, à un peu plus d'un kilomètre, nous observons quelques pierres taillées sur la droite. Le défilé où nous marchons depuis quelque temps s'évase et l'on débouche dans une plaine de médiocre étendue.

A 25 minutes de là, on coupe un petit ruisseau, et, dix minutes après, on entre dans un bois d'oliviers planté très-régulièrement.

Enfin, à 9 kilomètres de la dernière ruine signalée, nous pénétrons dans Zar'ouan.

Zar'ouan, adossé à sa haute montagne et cachant ses blanches maisons dans une ceinture de charmants jardins, me fit aussitôt penser à Blida ; et ce rapprochement involontaire se présenta aussi à l'esprit du couloughi d'Alger qui m'accompagnait. Celui-ci remarqua, en outre, que la Petite rose de la Mitidja (*ourida*) est sous la protection de Sidi *el Kebir* et que le caïd de Zar'ouan, chez qui nous venions de descendre, s'appelait Sidi Ahmed *el Kebir*.

Nous avons fait notre entrée par une porte antique en pierres de taille, flanquée de deux niches cintrées. A la clef de voûte de cette entrée monumentale, il y a, entre un niveau et une tête de bélier, une couronne où j'ai lu :

AVIXI

TI

Tout est en relief, sauf les lettres.

J'ai su depuis que les autres voyageurs ont lu *AVXILIO*. Comme je n'ai pu examiner cette épigraphe qu'au crépuscule du soir et à celui du matin, étant arrivé trop tard et reparti de très-bonne heure, je n'essaierai pas de défendre ma version.

Il est, du reste, inutile de s'arrêter davantage sur cette localité qui est visitée par tous les touristes et dans laquelle il faudrait résider plus longtemps que je n'ai pu le faire pour avoir quelque chose de neuf à en dire.

25 Octobre.

A 4 kilomètres de Zar'ouan, on passe Oued el Djouf, dans le *Djouf* (ventre) du mont Zar'ouan que nous tournons par la gauche, après avoir traversé des jardins bordés de trembles surchargés de lierres, et coupés par un ruisseau abondant dont l'eau est délicieuse. Nous cheminons sur le *dir* ou ceinture du Zar'ouan par un défilé boisé et pierreux qui remonte la rivière.

Après huit kilomètres, nous débouchons sur un plateau assez cultivé dont nous sortons par *Fedj el Msan*, col très-pittoresque, à roches de grès.

Nous suivons le défilé pendant trois kilomètres et nous trouvons à l'extrémité méridionale des ruines de peu d'étendue.

Il nous fallut marcher encore pendant douze kilomètres pour arriver en vue de l'immense plaine au milieu de laquelle s'élève la ville sainte de Kérouan.

A 600 mètres de là, en descendant dans *Bhert el Djebibina*, une des stations du camp du Sud, une petite ruine se rencontra sur la gauche, quelque jalon sans doute de la voie suivie par les Romains pour aller percevoir l'impôt chez les populations méridionales. Probablement, alors comme aujourd'hui, celles-ci ne se décidaient à payer qu'en présence de la force qui pouvait les y contraindre.

Les itinéraires arabes se confondent si souvent avec les lignes romaines qu'il peut être utile de donner ici la liste des étapes de l'armée tunisienne. Les voici telles que je les ai écrites sous la dictée du mamelouk Chemchir et du chaouche Boubakeur qui tous les deux avaient très-souvent fait cette route.

1. *Birin*, ou les deux puits.
2. *Tifra*.
3. *Telat el Rozlan*.
4. *Bou Hamida*.
5. *Djebibina* (1).
6. *Sidi Farhat*.
7. *Botn el Guern* (2).
8. *El Haouareb*.
9. *El Hadjeb*.

(1) C'était l'endroit où je prenais ces notes.

(2) Quelquefois, on laisse cette étape à droite pour passer par Kérouan d'où l'on reprend la route ordinaire par Oued Cherichi.

10. Djelma.
11. Oued el Fakka.
12. Sidi 'Ali ben 'Aoun.
13. Souina.
14. Gafsa.
15. Gourbat.
16. Hamma (1).
17. Touzeur.
18. Nefta.

A quatre kilomètres de la dernière ruine, on rencontre le premier *Nadour*, genre de monument dont la double utilité se comprend quand on a voyagé dans ces immenses plaines où l'eau et la direction sont deux choses également difficiles à trouver. Le *Nadour* satisfait à ces importants besoins, étant à la fois une citerne par la base et un phare par le sommet. Au point de vue architectural, c'est un cylindre haut de 4 m., arrondi par le haut et qui s'appuie sur la construction quadrangulaire, à toit plat et à porte cintrée, qui reçoit les eaux pluviales.

Le phare d'Alger, s'il reposait sur une tour carrée, donnerait une idée parfaite du *Nadour*, aux dimensions près.

Le *Nadour* de Djebibina, celui que je viens de décrire, marque l'entrée du Zar'ouan. J'aurai souvent occasion de parler de ces utiles constructions; on en trouve de diverses époques très-faciles à distinguer, en ce que la bonté de la bâtisse est toujours en raison directe de l'antiquité.

A dix minutes du *Nadour*, nous passons, à sec, Oued-el-Kherioua; et, à quelques pas plus loin, nous trouvons une grande construction romaine à gauche de la route. On a creusé tout auprès un puits qui témoigne du peu de confiance que les habitants ont dans la libéralité de leur rivière.

Une heure après, nous avons sur la gauche la *koubba* de Sidi-Nadji et une grande plantation de cactus que les Tunisiens appellent *hendi*; les chameaux de passage n'avaient pas laissé une feuille sur ces pauvres arbres.

Deux kilomètres plus loin, nous étions dans la *hammada* (2) de Sidi-Nadji, ayant laissé derrière nous les dernières des collines que

(1) Quelquefois on laisse cette étape sur la droite et on passe par Takious.

(2) Plateau pierreux.

le Zarou'an détache au Sud dans la plaine. Plus d'arbres, plus même de broussailles, mais déjà la végétation saharienne, quoique la côte ne soit pas encore bien éloignée. Nous foulions aux pieds de nos chevaux le *metnan*, le *harmel*, le *chih*, etc. Le complaisant Bou-bakeur me donne une leçon de thérapeutique à propos de la plante appelée *thazia*, espèce de graminée à feuilles cylindriques, coupées dans le sens de la longueur, aux extrémités amincies et frisées. Selon lui, si après l'avoir coupée menu on la mêle au couscoussou, on se guérit de toutes les enflures : je lui laisse la responsabilité de cette hardiesse.

Nous reçûmes l'hospitalité dans la hammada de Sidi-Nadji, chez Sid 'Ali-ben-Trad, chef d'une nezla de cette tribu. On nous donna, comme d'habitude, une garde de nuit. Un des bizets du poste trouva commode de faire sa faction à la porte de sa propre tente, sous prétexte qu'elle était tout près de la nôtre. « Mais, objecta le mamlouk Chemchir, elle est trop près de ta femme. » Le pauvre garde national indigène dut se rendre à ce raisonnement victorieux, derrière lequel il entrevoyait quelques coups de bâton, en cas de révolte. Avec un pareil auxiliaire la logique est toujours irrésistible.

26 Octobre.

A environ quatre kilomètres de la couchée, on atteint *Henchir-Nebhana*, ruine d'un établissement antique. En pensant à la rareté et à l'insignifiance des vestiges que j'avais observés depuis Zarou'an, je commençais à craindre que les Romains n'eussent abandonné ces plaines monotones aux paysans libyens, et que je dusse me résigner à n'y trouver aucune trace de leur passage.

On remarque tout d'abord ici des tombeaux construits en blocage, recouverts d'un enduit et dont la forme est celle d'un piédestal coiffé d'une calotte sphérique. Ce lieu se nomme *Belad-Souffir*, et il est dans le canton de la Gueraa, ou mare de Sidi-Nadji.

Les Arabes nous dirent que Souffir était un chrétien des temps antiques, dont la fille Nebhana, quelque peu magicienne, avait jadis fait couler à l'Est, la rivière qui porte aujourd'hui son nom et qui de temps immémorial coulait à l'Ouest. Par la puissance de son art, elle avait dompté les cours d'eau qui la suivaient à son signe.

A trois ou quatre cents mètres de là, on passe la Nebhana sur le pont actuellement rompu que fit bâtir autrefois le bey Mourad.

Boubala. D'un côté de ce pont, est une grande colonne antique; et, de l'autre, une pierre en forme d'autel, où je lus l'épithaphe fort maltraitée par le temps, d'une Baebia Saturnina, exemple de toutes sortes de vertus, et qui, après avoir vécu pieusement et chastement, était morte à l'âge de 20 ans, mois et 17 jours.

N° 86.

BAEBIA SA
TVRNINA
EXEMPLVM
SAN...MO
NIA...ONIV
GAL...RELI
GIO...PIE
CASTE QVE
VIXIT AN. XX
MEN...XVII
H. S. E.

On se demande si notre vertueuse Baebian'entre pas pour quelque chose dans la légende de Nebhana et si quelque voyageur chrétien, plus ou moins épigraphiste et mystificateur, n'a pas livré aux Arabes une traduction arrangée de son épithaphe, texte sur lequel l'imagination musulmane aura brodé ses arabesques habituelles.

Des chapiteaux, des tambours de colonnes et d'autres débris répandus sur le sol, annoncent que ce lieu est l'emplacement d'un petit centre de population antique.

Nous reprenons le *Tenit el Mhalla* (chemin de l'armée); et, à un kilomètre de là, une petite ruine apparaît sur la gauche.

A 600 mètres plus loin, autre ruine peu considérable; l'endroit s'appelle *R'abat Oumm Haram* (le bois de la mère Haram). Ce ne sera pas la dernière fois que nous trouverons un nom de femme rattaché à une ruine romaine. Un de nos *hamba* expliquait cette circonstance à sa manière: « Avant l'arrivée des Arabes en Afrique, disait-il, les femmes étaient plus fortes qu'aujourd'hui et, par conséquent, plus puissantes. »

Il oubliait d'ajouter que c'est bien la faute de ces mêmes Arabes si la femme africaine est aujourd'hui si dégénérée au physique et au moral.

Tout en devisant sur ce sujet très-controversable, nous atteigni-

mes, après quatre kilomètres, la zaouïa de Sidi Farhat, 6^e étape de la route militaire. C'est une propriété du Bey qui la loue aux marabouts de l'endroit; connue sous le nom d'*Aleum*, elle est arrosée par la Nebhana. De là, on aperçoit, à droite, au pied du Djebel Derdour, et en contrebas du plateau où nous faisons route, l'intéressante plaine de Sbiha.

A cinq kilomètres des ruines d'Oumm Haram, on trouve celles d'un très-petit établissement : ce sont quelques pierres éparses grossièrement taillées et des amorces de substructions.

Trois kilomètres au-delà, nous trouvons, dans un campement des Zelas, la tente du caïd Si Salah Chati, où nous nous proposons de faire la halte du déjeuner. On refuse d'abord de nous admettre, sous prétexte que le *moul el bit* est à Kérouan ; retenu en arrière par quelques observations, j'arrive au moment où, devant cet arrêt, l'escorte faisait demi-tour pour aller chercher ailleurs le repas du matin. Je remets tout le monde face en tête et tente une nouvelle charge qui, cette fois, fut décisive.

Lorsque je fus confortablement étendu sur le tapis de mes hôtes malgré eux, je voulus connaître la cause du refus d'hospitalité dont j'avais failli être la victime. Elle était bien simple : l'Arabe avait calculé que dix hommes et dix chevaux, — quand ils ont marché depuis le point du jour, — doivent faire une large brèche dans l'approvisionnement de celui qui les reçoit ; et il avait pensé judicieusement qu'il serait plus économique pour lui de déterminer le guide, au moyen d'un honnête pourboire, à conduire le Roumi un peu plus loin. Et la transaction avait eu lieu.

Pour empêcher qu'une aussi mauvaise plaisanterie pût jamais se renouveler, je signifiai à celui qui s'en était rendu coupable que s'il lui arrivait de tomber en récidive, je le renverrais à Tunis entre deux hanba, avec une recommandation convenable.

Nos hôtes s'efforcèrent de nous faire oublier, par un très-bon déjeuner et par des manières fort aimables, l'impression fâcheuse du premier accueil. Le frère du chef, chargé de faire les honneurs en son absence, daigna même me consulter sur la stérilité de sa femme ; et celle-ci, jeune fille très-jolie, malgré son tatouage, m'adressa de nombreuses questions sur la manière dont les chrétiens traitent leurs épouses. Placée derrière la cloison qui, dans les tentes, sépare le côté des hommes du Gynécée, elle causait avec une extrême aisance et ne se faisait pas faute de comparaisons peu favorables à l'Islam, quant à la manière d'entendre le mariage dans les deux ra-

ces. Elle termina la conversation en me faisant cadeau d'un excellent coing, sans que son mari, descendant d'un nègre du Bornou et dont la physionomie n'annonçait pas une forte dose d'intelligence, parût fâché ni même étonné de ce qui se passait.

En me rappelant le régime claustral que les musulmans du littoral imposent à leurs femmes, je trouvais les Zelas bien indulgents; mais je devais en voir bien d'autres dans le Sud!

A une heure de l'après-midi, nous remontions à cheval; et, à quatre kilomètres de là nous passions devant des ruines, mais modernes. Deux minutes après, nous fisions halte devant une sebbala (ce mot vient de *sabal*, pluie) qu'on appelle *Sabalt el Bey*. C'est une vaste citerne couverte en terrasse, et dans laquelle on descend pour puiser par un escalier de cinq marches. Elle est flanquée de bassins destinés à servir d'abreuvoirs pour les animaux. Je n'ai jamais vu en Algérie de ces utiles constructions qui sont évidemment imitées des Romains, ainsi que l'attestent de nombreux vestiges.

Il est étrange, en effet, que dans des pays dépourvus d'eaux courantes, mais où le ciel en verse chaque année très-libéralement, on laisse perdre cette masse d'eau pluviale. Les anciens ne commettaient pas cette faute; et les Tunisiens, qui n'ont pas perdu entièrement la tradition de leurs travaux hydrauliques, les imitent encore sur ce point, mais bien faiblement, on doit l'avouer.

Dans les immenses savanes où nous cheminions depuis la descente du Zar'ouan et où je devais errer pendant bien longtemps encore, on pourrait, rien qu'en utilisant ainsi les eaux du ciel, mettre les voyageurs à l'abri de la soif. Mais la sonde artésienne y fera bien d'autres miracles!

Quelques minutes après avoir quitté cette sebbala, nous sommes au sommet de la colline appelée Draa et-Temmar: de là, nous avons, à droite, à l'horizon, Botn el Guern, la 7^e étape militaire; au-delà, on aperçoit Djebel Ouasselat. Aucune montagne n'apparaît au Sud.

Une marche d'un peu plus de sept kilomètres nous conduit à Kérouan où mon escorte me fait entrer, à ma très-grande surprise. Nous descendons dans la maison du chaouche Ahmed ben Djafar, en face de la maison du *kiaïa* ou gouverneur de Kérouan, le marabout Si Hassan, qui était alors à Tunis et que son jeune frère remplaçait. Ce dernier, en qualité de *kaïmakam*, commandait aussi le corps de troupes caserné dans la ville.

J'ai dit que j'avais été fort surpris de me voir introduit dans Kérouan. Ceci exige une explication.

A mon audience de congé, le Bey Ahmed m'avait averti que je ne pourrais pas entrer dans Kérouan; je savais que cette cité sainte était interdite aux chrétiens et que le petit nombre de ceux qui s'y étaient hasardés avaient été en butte à des insultes et à des violences. Je répondis au Bey que je ne tenais en aucune façon à y pénétrer, la nature de ma mission ne m'en faisant pas une nécessité. C'est peut-être à cause de ce peu d'empressement que j'ai dû d'y être admis; car les autorités indigènes exploitent souvent le fanatisme de leurs administrés pour atteindre un but politique et ne manquent jamais de le montrer comme un épouvantail à l'euro-péen que pour une cause ou une autre ils veulent éloigner de certains endroits. Mais du moment que j'avais paru ne pas me soucier d'entrer dans Kérouan c'est que je n'y avais rien à y faire; donc, il n'y avait pas de raison pour m'en interdire l'accès. Cette logique, j'en suis à peu près sûr, a modifié la première résolution du Bey.

Quoi qu'il en soit, me voici dans Kérouan, la ville sacrée, bâtie par Sidi Okba, le vrai conquérant arabe de l'Afrique septentrionale. D'après la tradition, ce lieu était alors couvert d'épaisses broussailles peuplées de bêtes fauves et de reptiles que le fondateur somma de se retirer ailleurs et qui se gardèrent bien de lui désobéir. Il faut que les broussailles les aient suivis dans cette émigration, car, sauf dans un petit nombre d'assez pauvres jardins, le terrain des environs de Kérouan est dépourvu d'arbres et même d'arbustes.

Je profite d'un peu de jour pour me promener dans quelques rues où mon apparition excite une curiosité éminemment hostile. Si les yeux de ces gens avaient été des armes à feu, j'étais fusillé dès la première seconde! Mais j'avais été soumis bien souvent à ces regards ennemis de musulmans qui voient un roumi pour la première fois, et je savais qu'ils n'étaient pas meurtriers. Je continuai donc mes pérégrinations. Pendant que quelques-uns me fesaient les gros yeux, d'autres me toisaient d'un air de pitié ironique qui piqua vivement ma curiosité. Je n'en devais connaître la cause que le lendemain, mais je la donne dès à présent au lecteur.

On croit ou, pour mieux dire, on croyait à Kérouan qu'un chrétien ou un juif ne peuvent y passer impunément une nuit et que tout individu étranger à l'islamisme qui s'y hasarde en secret est signalé par les marabouts défunts de l'endroit. Les habitants

racontent à ce sujet qu'un personnage considérable de leur ville ayant un ami très-malade et ne croyant pas pouvoir le sauver sans l'intervention d'un médecin juif fort distingué de Soussa, nommé Braham, fit venir celui-ci de nuit clandestinement. Mais dès le matin, tous les marabouts de la cité sainte — et Dieu sait s'il y en a! — se mirent à crier du fond de leurs tombeaux : *Il y a un juif chez un tel!* La foule courut aussitôt à l'endroit désigné et le pauvre Braham ne se tira d'affaire qu'avec un *La Ilah il' Allah*, etc. des plus solennels.

Lorsque je m'éveillai à l'aube, le lendemain de mon entrée dans la ville sainte, les marabouts cantonnés dans l'autre monde ne poussèrent pas le plus petit cri délateur; et, en vérité, leur dénonciation eût été fort inutile, puisque je n'étais pas venu en cachette. Quant aux habitants, en me voyant aller et venir, ils furent bien obligés de reconnaître que je n'étais pas mort. On en conclut, à ce que je sus plus tard, que je n'étais nullement mal vu par les santons défunts; les plus malins en trouvèrent même la cause, et c'était que le Bey Ahmed m'avait décoré de son Nichan! Le plus certain et le plus agréable de tout cela, c'est qu'à partir de ce moment les physionomies perdirent toute espèce d'expression hostile à mon égard et que je pus jouir à mon gré du droit de me promener dans Kérouan.

(*La fin au prochain numéro.*)

A. BERBRUGGER.
